



## Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

77-78 | 1999

**Nouvelles configurations économiques et hiérarchiques**

---

# Autonomie culturelle et autonomisation de la culture

Limites du regard anthropologique dans l'analyse des relations entre Pygmées et Grands Noirs

*Cultural Autonomy and « Autonomisation » of Culture: Limits of the Anthropological View in the Analysis of the Relations Between Pygmies and Villagers*

**Céline Cholez**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3073>

DOI : 10.4000/jda.3073

ISSN : 2114-2203

### Éditeur

Association française des anthropologues

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1999

Pagination : 177-192

ISSN : 1156-0428

### Référence électronique

Céline Cholez, « Autonomie culturelle et autonomisation de la culture », *Journal des anthropologues* [En ligne], 77-78 | 1999, mis en ligne le 01 juin 2000, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3073> ; DOI : 10.4000/jda.3073

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Journal des anthropologues

---

# Autonomie culturelle et autonomisation de la culture

Limites du regard anthropologique dans l'analyse des relations entre Pygmées et Grands Noirs<sup>1</sup>

*Cultural Autonomy and « Autonomisation » of Culture: Limits of the Anthropological View in the Analysis of the Relations Between Pygmies and Villagers*

Céline Cholez

---

- 1 L'administration coloniale nous a fourni parmi les premières descriptions des Pygmées d'Afrique centrale. Ce savoir s'est construit dans un contexte particulier : celui de la politique dite « d'appropriation » lancée par l'AEF trente ans à peine après l'arrivée des premiers Européens en Lobaye (République Centrafricaine). Les objectifs de ce programme étaient à court terme sanitaires<sup>2</sup> et scientifiques<sup>3</sup> : à long terme, l'administration coloniale visait la sédentarisation de cette société semi-nomade et son intégration dans l'économie locale. La justification idéologique de cette politique est pour nous d'un grand intérêt : la « libération des Pygmées ». Dès leur installation dans la région, les administrateurs perçoivent en effet un « lien de dépendance » entre les chasseurs-cueilleurs et les ethnies voisines : les Pygmées seraient « possédés » par les « Chefs »<sup>4</sup>. Selon Michel Delobea (1988) « les concepts dont la fréquence est la plus grande dans les écrits sont ceux d'« esclavage » et de « servage », par référence à l'Antiquité gréco-romaine et au Moyen-Age européen ».
- 2 Depuis cette époque, les relations entre les Pygmées et ceux que l'on appelle désormais les « Grands Noirs », n'ont cessé d'interroger les observateurs. La question de la dépendance reste au cœur des débats : les Pygmées sont-ils ou non indépendants et ont-ils ou non une culture autonome ? Au cours de cet article nous voudrions montrer que cette notion d'autonomie, thème qui parle peut-être plus du regard du chercheur que de son objet, s'est imposée et s'impose encore aux observateurs et aux acteurs sociaux alors même qu'elle est inopérante pour analyser les interdépendances complexes nouées en forêt tropicale.

## Autonomie ou dépendance ?

- 3 Depuis les premières observations jusqu'à aujourd'hui encore, la question de la dépendance semble en effet incontournable lorsqu'il s'agit de traiter des relations entre Pygmées et Grands Noirs. Tout le monde s'accorde sur l'existence, dans un lointain passé, d'échanges économiques égalitaires qui se seraient transformés, avec l'arrivée des Blancs notamment, en rapports inégalitaires voire esclavagistes selon certains : la transmission héréditaire de familles pygmées chargée de travailler pour des « patrons » (*mló*) choque particulièrement les observateurs<sup>5</sup>.
- 4 Dans les années 1920, le père Schébesta sillonne la forêt de l'Itouri et annonce la mort de la culture pygmée. Les institutions que l'on peut encore observer ne sont, selon lui, que de pâles imitations des pratiques villageoises. Les Pygmées seraient réduits à l'errance, vêtus de haillons ils ne devraient leur survie qu'au bon vouloir de leurs patrons agriculteurs<sup>6</sup>. A la fin des années 1950, Colin Turnbull part observer les Mbuti du Zaïre dans le but de réfuter les témoignages alarmistes du père Schebesta. Il rejette catégoriquement la thèse de la dépendance des chasseurs-cueilleurs. Au contraire, selon lui, ce sont plutôt les villageois qui ont besoin des Pygmées pour l'exploitation agricole. Ils craignent en permanence que les Pygmées s'enfuient et essaient par tous les moyens de se les attacher. Car les chasseurs-cueilleurs regagnent régulièrement la forêt profonde où ils retrouvent leur véritable « nature » et où s'épanouit leur « vraie culture ». Le système de propriété héréditaire serait donc plutôt de l'ordre du clientélisme que de celui de l'esclavage. Vingt ans plus tard, Colin Turnbull retourne sur le terrain et constate de profonds changements : la dépendance économique se serait installée et entraînerait une acculturation brutale<sup>7</sup>. On retrouve ce débat dans les différents programmes de développement : les uns prônent la création de « réserves culturelles » où la culture authentique des Pygmées pourrait s'épanouir ; les autres défendent la « modernisation »<sup>8</sup> des chasseurs-cueilleurs afin de les arracher à l'exploitation villageoise.
- 5 Ces exemples témoignent du profond sentiment de gêne que ressentent les observateurs pour décrire les rapports interculturels entre Pygmées et Grands Noirs. Face à ce malaise, les notions d'autonomie ou de dépendance n'apparaissent-elles pas comme une réponse préservant soit le peuple pygmée de l'ignominie de l'esclavage<sup>9</sup>, soit l'observateur étranger de toute complicité ? Dans le premier cas, le chercheur peut se réfugier dans l'affirmation de l'existence d'un vrai peuple autonome et libre, ailleurs. Dans le second, il peut s'investir d'une mission de dénonciation auprès des lecteurs voire des pouvoirs publics. Dans les deux cas son regard est biaisé : paradoxalement son rejet de l'assujettissement le condamne à ne voir que lui.

## Qui observe-t-on ?

- 6 Dans la lignée des premiers rapports de l'administration coloniale, ce regard trouve peut-être aussi son explication dans le choix des terrains d'observation. On sait qu'avant Colin Turnbull, très peu de voyageurs sont entrés en contact direct avec les Pygmées. Les administrateurs coloniaux se rendaient rarement dans les campements, ils convoquaient et rencontraient les Pygmées par le biais des chefs des villages. Les informations qu'a recueillies le père Schébesta provenaient essentiellement de ses informateurs villageois qui

servaient « d'intermédiaires ». Colin Turnbull pour sa part, n'a pas eu les meilleures relations avec les agriculteurs. Résidant en permanence chez les Mbuti, il n'a pu observer que le point de vue de ses hôtes<sup>10</sup>.

- 7 Les études plus récentes, en revanche, s'attachent aux deux cultures. C'est ainsi que l'on apprend que derrière l'appellation « Grands Noirs », se cachent de nombreux groupes bantous et oubanguiens. En RCA, par exemple, les Aka côtoient dix-neuf ethnies d'agriculteurs. Mais il n'est pas sûr que tous ces agriculteurs aient toujours « possédé » des Pygmées. Selon Serge Bahuchet (1991), les différents groupes de chasseurs-cueilleurs ont probablement changé de « patrons » au cours du temps<sup>11</sup>. Jean-Michel Delobea décrivant les relations entre Pygmées Aka et Oubanguiens Monzombo signale que les chasseurs-cueilleurs servaient de guide à toutes les ethnies forestières de la région. Mais l'association monzombo-aka était originale dans la mesure où elle unissait les aînés des lignages de chaque groupe<sup>12</sup>. Ajoutons encore que chez les Monzombo, cette association a profité surtout à une catégorie sociale, les *mówó* qui s'est enrichie grâce au contrôle du commerce de l'ivoire, procuré par les Pygmées.
- 8 Pourtant, dans la littérature anthropologique, ces variations ethniques n'ont pour ainsi dire jamais été prises en compte. Généralement seul un groupe de villageois est étudié comme c'est le cas des Ngbaka, des Monzombo ou des Ngando<sup>13</sup> en RCA. Ces groupes ne seraient-ils pas ceux qui visiblement traitent les Pygmées le plus durement<sup>14</sup> ? Et peut-être ceux qui se présentent comme les intermédiaires incontournables entre les Blancs et les chasseurs-cueilleurs ? Nous en avons nous-même fait l'expérience lors de nos séjours en Lobaye en 1992 et 1994. Les « patrons » des Pygmées du campement où nous nous étions installée spontanément sont venus à plusieurs reprises pour servir d'interprète ou d'informateur. Dans plusieurs cas nos refus se sont achevés par des conflits qu'il n'a pas toujours été facile de résoudre.
- 9 Ajoutons enfin l'étonnement des chercheurs devant la variabilité des situations observables. S'il existe un cadre général en Afrique centrale – on peut dire que tous les Pygmées d'Afrique Centrale vivent en interrelation avec d'autres ethnies – aucun terrain ne semble réellement typique. Les relations entre les Pygmées et leurs voisins peuvent différer d'une époque à l'autre mais aussi d'un village à l'autre, voire d'une famille à l'autre. Dans ce contexte, le choix de la généralisation semble avoir été dominant.
- 10 Au bout du compte, on ne dispose que de très peu d'informations sur les groupes les moins autoritaires ou sur ceux qui ne possèdent pas de Pygmées. On ne sait rien ou presque des liens qui unissaient les différents groupes en présence dans la forêt équatoriale, de leurs relations politiques (mis à part quelques conflits armés avant et pendant la période coloniale). Par un effet métonymique, les Ngando ou les Monzombo deviennent « les Grands Noirs ». Et l'effroi que suscite leur domination emprisonne le regard des chercheurs dans une conception duale des relations interculturelles.

## Histoire d'un peuplement

- 11 Selon les historiens, depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Pygmées Aka de la Lobaye partagent les franges les moins denses de la forêt équatoriale avec différents groupes bantous et oubanguiens : les Ngando, les Mbatu, les Ngbaka, et les Monzombo. Ces populations vivent essentiellement de la culture du manioc, du maïs, des arachides et du café. Les deux villages que nous avons observés, Zoméa et Lougouza, font partie de la

commune de Bale-Loko et se situent à la frontière des ethnies Ngbaka, Mbatî et Ngando. Ils sont constitués principalement de deux groupes bantous : des Ngando et des Mbatî. Cette configuration pluriethnique produit un système d'interdépendances complexes qui, bien que particulier au terrain observé, pourrait servir de modèle à d'autres situations. Notre hypothèse est que les Pygmées représentent depuis toujours un objet d'enjeux entre les différents groupes bantous et oubangiens<sup>15</sup>.

- 12 L'histoire orale des villages étudiés désigne les Ngando comme les premiers à s'installer dans ces zones de forêt peu dense, près de la frontière congolaise, entre 1850 et 1900. Fuyant des guerres tribales et les premiers Européens, ils rencontrent les Aka de Lobaye à cette époque<sup>16</sup>. Chaque famille ngando établit avec une famille pygmée des relations économiques exclusives où le « patron » ngando commande des travaux à ses « enfants ». A sa mort le patron transmet « sa » famille pygmée à ses propres enfants. Selon Serge Bahuchet et Henri Guillaume, les relations entre les deux peuples ont été égalitaires durant des centaines d'années. Les chasseurs-cueilleurs fournissaient principalement de la viande de chasse et des produits forestiers en échange de fer et de poteries. Mais tout a changé avec l'installation des Blancs dans la région : l'instauration d'une économie concessionnaire (la Compagnie des Caoutchoucs et Produits de la Lobaye est créée en 1902) et l'impôt indigène exercent une très forte pression sur les Bantous de la région. Dans ce contexte, les patrons obligent les Aka à participer à l'exploitation des ressources naturelles. Intermédiaires entre les Blancs (c'est-à-dire un certain nombre de produits manufacturés) et les Pygmées, ils dominent bientôt la relation. Ils font venir les chasseurs-cueilleurs au village pour qu'ils travaillent dans leurs champs, en échange de tissus et de casseroles.
- 13 De l'autre côté de la Lobaye, les Mbatî ont rencontré, depuis le début du siècle, bien moins de Pygmées sur leur territoire. Certains d'entre eux se sont associés à des Aka, d'autres à un petit groupe de Pygmées Bolemba établis au sud-est de Mbaiki. Autour des années 1910-20, des conflits entre lignages provoquent le départ de plusieurs familles Mbatî qui traversent le fleuve Lobaye et vont s'installer à Zoméa et à Lougouza<sup>17</sup>. N'arrivent-ils pas trop tard pour la « distribution » des familles Aka ?

## Discours et traitements d'autrui

- 14 Nous avons pu constater lors de nos séjours en Lobaye, que tous les villageois ne possédaient pas de Pygmées et ceux qui n'en avaient pas étaient Mbatî. Or cette distinction entre Ngando-propriétaires et Mbatî-non-propriétaires correspond à une différence de discours et de traitement des chasseurs-collecteurs. Les premiers affichent beaucoup d'autorité et leur discours ponctué d'ordres, de menaces et de mépris veut imposer l'obéissance. Ainsi Alain, explique comment au temps de ses ancêtres, on ne donnait jamais à un Pygmée de la main à la main :

Vous laissez ça par terre, comme ça et vous faites appel à lui. Il s'accroupit de loin en marchant à genoux pour venir chercher son morceau de cigarette. (Pour le travail) vous donnez un ordre à tout le monde pour qu'ils obéissent. (Et s'ils refusent ?) S'ils désobéissent à vos ordres, il faut trouver une solution. Vous désignez des braves garçons qui quittent très tôt le village pour les découvrir dans leur campement et les tabasser. Donc ça c'est une correction sévère. Si vous ne voulez pas, vous le grondez sévèrement, donc c'est une correction (Louis).

- 15 Les Ngando se réfèrent d'ailleurs beaucoup à l'époque coloniale et aux rapports colonisateurs/colonisés :
- Le patrons ils ont colonisé les Pygmées comme les Français ils ont colonisé les Centrafricains (Jean).
- 16 Les Mbatî semblent à l'opposé. Ils développent toute une politique de séduction à l'égard des Aka. Valérie, commerçante de *koko*<sup>18</sup> s'installe régulièrement dans les campements et y prépare des plats pour tous les hommes pygmées. Michel quant à lui, apprend quelques mots de aka. Selon eux, il faut gagner la confiance des chasseurs-cueilleurs. Sur le plan du travail, les Mbatî se veulent concurrentiels, ils paient au-dessus des prix pratiqués par les Ngando :
- Je lui avais donné un petit travail pour quarante-cinq minutes, je lui ai fait trois cent cinquante francs, tu sais pourquoi ? Parce que si je le vois se lamenter devant moi... ça me rend très soucieux. Et avant qu'il parte, j'ai dit à ma femme de préparer de quoi manger pour lui. Vaut mieux qu'il mange après avoir travaillé (Prosper).
- 17 Quand on les interroge, les Mbatî développent un discours que l'on pourrait qualifier d'humaniste : ils dénoncent les pratiques des propriétaires, et défendent des valeurs d'égalité, de droits de l'homme. Michel déclare ainsi :
- Je vis parmi les Pygmées. C'est un être humain comme moi, je l'ai vu : il a le même sang que moi.
- 18 Notons d'ailleurs que ce discours est particulièrement élaboré chez les Mbatî revenus en Lobaye après des études à Bangui. Ceux-ci défendent l'existence d'une culture Pygmée authentique<sup>19</sup>. Ils déclarent vivre « au milieu des Pygmées » pour acquérir des connaissances sur le milieu forestier, sur la pharmacopée, etc. Selon eux, les patrons considèrent les Aka comme des sauvages et ne voient pas leur richesse culturelle. On a alors le sentiment de retrouver l'opposition entre le père Schébesta et Colin Turnbull : du côté des Ngando, l'énumération des manques et du côté des Mbatî, un certain relativisme culturel.

## Des interdépendances complexes

- 19 Comment expliquer cette différence ? Pour répondre à cette question, il faut peut-être essayer de décrypter la configuration particulière qui donne naissance à ces discours. De quoi nous parlent ces derniers ? Plusieurs enjeux semblent sous-tendre les différents modes de légitimation du traitement des Pygmées. En premier lieu, il nous semble que les villageois ne nous parlent pas seulement des rapports entre « Pygmées et Grands Noirs » mais aussi des relations entre eux, Ngando et Mbatî. En effet, les premiers marquent par des formules dures et possessives leur appartenance au lignage propriétaire, fondateur du village ; les autres justifient leur recours à une main-d'œuvre certes bon marché mais surtout source d'un certain prestige. Les différents chercheurs qui se sont rendus sur le terrain ont remarqué qu'il n'y avait pas de réelle urgence économique dans cette zone forestière et il serait très exagéré d'affirmer que la coopération économique entre ces trois populations est indispensable.
- 20 Aussi on peut se demander dans quelle mesure la main-d'œuvre pygmée n'est pas plutôt un signe de « supériorité » dans la hiérarchie villageoise, distinction encore plus accentuée depuis le retour des citadins dans le monde rural. Les Ngando s'affichent en effet comme les « notables » du village : les chefferies des villages que nous avons

observés se sont transmises à l'intérieur de ce groupe depuis leur création<sup>20</sup>. Ils en occupent la place centrale physiquement (par les cases et par les réunions informelles au centre du village) et socialement. Lors de nos entretiens avec les Ngando, ces derniers expliquaient dès les premiers échanges qu'ils possédaient des Pygmées ; comme Alain qui n'oublie pas de nous faire remarquer devant Prosper, son ami Mbatu :

C'est pour cela que tu avais posé la question à Prosper, Prosper a dit : non je n'ai aucun Pygmée. Moi, j'ai dit que moi, j'ai quand même mes Pygmées.

21 Par contraste Michel dira :

J'ai des Pygmées qui travaillent avec moi parce que... pour vous dire la vérité, j'ai pas de Pygmées<sup>21</sup>.

22 Enjeu de prestige au niveau local, les Pygmées peuvent présenter pour les villageois un autre intérêt. Après avoir approfondi le contenu des discours, il s'agit de ne pas oublier à qui ils s'adressent, c'est-à-dire à une Française qui mène des études sur les Aka. Ce point n'est pas anodin si l'on considère d'une part l'histoire des relations entre les Blancs (administrateurs coloniaux, militaires ou chercheurs), les Pygmées et les « Grands Noirs », et d'autre part le flux régulier de touristes qui se déverse en Lobaye, depuis une dizaine d'années, pour voir les derniers chasseurs-cueilleurs. Ces nouveaux voyageurs (journalistes, écrivains et touristes) s'attristent souvent de la présence des Pygmées au bord des pistes, signe selon eux, de leur exploitation par les villageois. Pourtant quand on interroge les Pygmées sur les raisons de leur installation en bord de route, la réponse est sans appel : pour être à portée des quatre-quatre ! De leur côté, les villageois, Ngando et Mbatu ne sont pas indifférents à cette présence. Dans les deux jours qui ont suivi notre arrivée dans un campement pygmée, nous avons reçu un nombre considérable de visiteurs, prêts à offrir leurs services, à transmettre leurs connaissances du peuple pygmée, contre une petite rétribution. Les Mbatu vendent leur savoir et leur respect de la culture pygmée. Ce relativisme culturel ne permet-il pas une certaine connivence avec les voyageurs ? La dénonciation de l'exploitation et le respect d'autrui, n'est-ce pas ce que les Mbatu imaginent que les visiteurs veulent entendre ? Les Ngando, quant à eux, font valoir leur droit de propriétaires : je ne pouvais entrer dans certains campements sans la présence des patrons. L'histoire leur fournit une légitimité par rapport à leurs « concurrents » pour être les intermédiaires prioritaires entre les chasseurs-cueilleurs et les étrangers. Les touristes visitent les campements généralement le dimanche, Ngando et Mbatu aussi. On se rappelle que les relations entre les Pygmées et leurs patrons sont devenues inégalitaires avec la colonisation. Il semble que depuis cette époque, les Blancs, et leurs concepts n'ont pas vraiment quitté la Lobaye et infléchissent aujourd'hui encore les hiérarchies locales.

## Conclusion

23 Les analyses qui précèdent ne sont valables que pour les deux villages qu'il nous a été donné d'observer et pour une période donnée. Nous ne pouvons nous prononcer quant aux études antérieures, même si, comme on l'a vu, une relecture de ces textes pourrait être intéressante. Pour l'heure on peut dire que la conception dualiste des relations entre les Pygmées et leurs voisins, présente dans ces études et encore utilisée par les voyageurs et les développeurs, n'est plus opportune. Nos observations nous conduisent à relativiser la pertinence anthropologique des notions d'autonomie et de dépendance. Ces dernières ne permettent pas de saisir des relations d'interdépendance complexes, qui mêlent

plusieurs cultures, parmi lesquelles celle du chercheur ; cultures en ajustement permanent.

- 24 Cependant l'anthropologue aurait tort de négliger ces notions. D'abord parce qu'elles rendent compte du regard de l'observateur, de ses valeurs, de sa difficulté à penser des relations interculturelles. Ensuite elles nous éclairent sur la configuration complexe qui se noue en Lobaye : différentes catégories d'agents sociaux se saisissent de ces notions et les retravaillent pour négocier des positions plus avantageuses dans la hiérarchie locale. Les Pygmées pour leur part trouvent un avantage certain à cette situation : elle leur permet de changer très souvent d'employeurs et de tourner le dos à ceux qui se montrent trop exigeants, d'augmenter les rétributions et de fixer les conditions de travail qui les intéressent. Et s'ils se sédentarisent, au grand dam des amateurs d'exotisme, la cause de cette évolution est-elle vraiment à rechercher uniquement du côté des villageois ? Cadeaux, gâteaux, tabacs, argent distribués chaque dimanche ne sont-ils pas au moins autant responsables « de la disparition du bon sauvage » dont se lamentent ceux-là même qui donnent pour une photographie souvenir.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE G, 1965. « Changements sociaux chez les Pygmées Baka de l'Est-Cameroun », *Cahiers d'études africaines*, 20 : 561-592.
- BAHUCHET S., 1979. Pygmées de Centrafrique. Ethnologie, histoire et linguistique. Paris, Selaï, Etudes Pygmées III.
- BAHUCHET S, 1985. Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine. Paris, Selaï.
- BAHUCHET S, 1986. « Ethnoécologie comparée des Pygmées Aka et des villageois Ngando de la Lobaye (RCA) », *Ecologie Humaine*, vol. 4, 2 : 3-18.
- BAHUCHET S., 1989. *Les Pygmées Aka et Baka : contribution de l'ethnolinguistique à l'histoire des populations forestières d'Afrique centrale*. Thèse de doctorat d'Etat ès lettres et sciences humaines, université Descartes, Paris V, 3 volumes, 766 p.
- BAHUCHET S. & THOMAS J.M.C., 1991. Encyclopédie des Pygmées Aka. Techniques, langages et sociétés des chasseurs-cueilleurs de la forêt centrafricaine. Paris, Selaï.
- BAHUCHET S., 1991. « Les Pygmées d'aujourd'hui en Afrique Centrale », *Journal des africanistes*, vol. 61, 1 : 5-35.
- BALANDIER G., 1957. *Afrique Ambiguë*. Paris, Plon, coll. Terre humaine.
- BOYER P, 1989. « Pourquoi les Pygmées n'ont pas de culture ? », *Gradhiva*, 7 : 3-17.
- DELOBEAU J.-M., 1988. « Yamonzombo et Yadenya. Histoire des relations entre les gens du fleuve et les gens de la forêt », *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, vol. 2, 3 : 43-55.
- DELOBEAU J.-M., 1989. Yandenga et Yamonzombo. Les relations entre les villages monzombo et les campements pygmées aka dans la sous-préfecture de Mongoumba (Centrafrique). Paris, Peeters-Selaï.



DEMESSE L., 1972. « Les Pygmées » in Poirier J. (dir.), *Ethnologie régionale*, tome 1. Paris, La Pléiade : 660-693.

GUILLAUME H., 1989. « "L'Etat sauvage..." Pygmées et forêts d'Afrique centrale », *Politique Africaine*, 34 : 74-82.

SCHEBESTA P., 1940. *Les Pygmées*. Paris, Gallimard.

THOMAS J.M.C., 1963. Les Ngbaka de la Lobaye. Le dépeuplement rural chez une population forestière de la République centrafricaine. Paris, Mouton.

TURNBULL C., 1965. *Wayward servants*. Londres, Eyre & Spottiswoode.

TURNBULL C., 1983. *The Mbuti Pygmies : change and adaptation*. New York, Anthropological Papers of American Museum of Natural History, vol. 50, part. 3.

## NOTES

1. Cette expression est la traduction française dans la littérature anthropologique du terme pygmée aka *miló* qui présente selon S. Bahuchet (1979), plusieurs connotations : raciale (« étranger », « non-pygmée »), culturelle (« villageois » ou « sédentaire ») et sociale (« maître » ou « patron »). C. Turnbull (1965) utilise le mot *villagers* pour traduire le pygmée mbuti *batu banji* (qui veut dire littéralement « gens du village »). On rencontre également en anglais *farmers* pour désigner les différentes tribus bantous et oubanguiennes en relation avec des groupes pygmées.
2. Lutte contre le pian et la variole.
3. Une meilleure connaissance des peuples chasseurs-cueilleurs de la région.
4. C'est-à-dire les chefs de village.
5. Le père Schébesta (cité par L. Demesse) parle de « servage », L. Demesse d'« esclavage ». Cf. L. Demesse (1972).
6. « Partout l'autonomie [des Mbuti] tend à faire place à une soumission plus ou moins tyrannique. L'abandon aux Nègres et à leurs mœurs, encore peu accentué dans la région de l'Itouri est partout ailleurs la norme. Le Pygmée (...) est un vassal dont l'autonomie se restreint progressivement. », cité par L. Demesse (1972 : 689).
7. « The most recent information indicates that the process of adaptation has given way to the more drastic process of alteration if not transformation », C. Turnbull (1983 : 139-140).
8. L'ambition de ces programmes (expérimentés dans la région de la Sangha en RCA et au Cameroun) est de faire des Pygmées de vrais villageois par la sédentarisation et la scolarisation. Tous les projets reposent sur la nécessaire séparation entre les chasseurs-cueilleurs et les « Grands Noirs », rendus responsables de tous les maux des premiers.
9. C. Turnbull concluait ainsi dans *Wayward servants* : « There can be no doubt that the Mbuti with less necessity on their side, have all advantages while the villagers are the losers » (1965 : 41).
10. « This all made it extremely difficult for me to see the Mbuti-villager relationship from any but the Mbuti point of view » (Turnbull, *supra* : 10).
11. Différentes phases marqueraient l'histoire des relations entre les Pygmées et ces peuples : phases d'association avec certains groupes agriculteurs puis phases de distanciation avec ces derniers et d'alliance avec d'autres ethnies villageoises.
12. Ce qui correspondrait à l'origine de « l'appropriation » des Aka par les Monzombo. Selon Jean-Michel Delobea, cette association imposait une distance sociale entre les deux sociétés, révélée par l'interdit de mariage aka-monzombo.
13. J.M.C. Thomas (1963) pour les Nbaka, J.-M. Delobea (1989) pour les Monzombo et S. Bahuchet (1989) pour les Ngando.

14. Dans sa thèse d'Etat, S. Bahuchet écrit : « Les Pygmées Aka qui ont des rapports avec les Isongo ou les Mbatu semblent mieux traités et considérés que ceux attachés aux Ngando. Les relations établies vont jusqu'au mariage entre Isongo et Pygmées, pratique qui n'existe pas entre Ngando et Aka » (1989 : 262).

15. Nous renvoyons nos lecteurs au passage d'*Afrique Ambiguë* où G. Balandier évoque sa rencontre avec les Négrilles du Congo. Il montre comment les chasseurs-cueilleurs, traditionnellement détenus par les Batéké sont convoités par les Basoundi, « troisième terme de ce complexe humain », pour des raisons économiques et politiques : briser le monopole du marché de la viande contrôlé par les Batéké d'une part et « affaiblir les Batéké en les atteignant dans leur droit de suzeraineté » (1957 : 201).

16. Cela n'est pas leur première rencontre avec des Pygmées. Les échanges entre ces peuples sont vraisemblablement vieux de plusieurs centaines d'années comme en témoigne la proximité linguistique.

17. L'histoire de ces familles, recueillie par nos soins, demande des compléments d'information dont nous ne disposons pas à l'heure où nous rédigeons cet article.

18. Le *koko* ou *gnetum africanum* est une plante très prisée sur les marchés de Bangui, que les Pygmées cueillent en forêt pour les villageois. Beaucoup de ces commerçants viennent ainsi régulièrement déposer des produits manufacturés en échange de « l'or vert ».

19. Ce qui ne semble pas le cas des Ndaka, par exemple, patrons villageois de l'Itouri qui affirmaient à C. Turnbull que les Pygmées n'avaient pas de culture.

20. On se rappelle d'ailleurs que l'administration coloniale parlait déjà de l'appropriation de Pygmées par les chefs de village.

21. Nous renvoyons une fois encore au texte de G. Balandier. Ce dernier décrit les mêmes techniques de séduction employées par les Basoundi. « [Le chef d'un village Basoundi] m'avait laissé comprendre sa politique à l'égard des Négrilles en espérant mon appui auprès de l'administrateur du district (...): "J'ai invité les Babinga. Je les traitais en égaux et ils étaient fiers. Maintenant qu'ils sont venus chez moi, ils sont entrés dans mon système (...). Nous les traiterons mieux que ne le font les Batéké et nous leur apprendrons la vie moderne" (...). Quel intérêt trouverez-vous à cette manœuvre ? "Je serai devenu un chef plus important" » (1957 : 200).

---

## RÉSUMÉS

Les notions de dépendance et d'autonomie sont au centre des débats quand il s'agit de traiter de la relation entre les Pygmées et leurs voisins les « Grands Noirs ». Elles conduisent à une conception duale des relations interculturelles. En République Centrafricaine, la Lobaye présente une configuration complexe que l'emploi de ces notions ne permet pas de percevoir. Derrière l'expression « Grands Noirs » se cache plusieurs groupes d'agriculteurs : les Ngando premiers habitants des villages de la région et « propriétaires » de Pygmées Aka et les Mbatu, arrivés plus tard et non-propriétaires. Entre ces deux groupes, les Aka représentent un enjeu économique et surtout social qui influe les hiérarchies locales : source de prestige et notabilité, ils représentent également un intérêt dans le cadre du développement du tourisme exotique. Les notions d'autonomie et de dépendance sont ainsi réutilisées par les groupes villageois pour légitimer auprès des voyageurs étrangers une position d'intermédiaire privilégié.

The notions of dependance and of autonomy are at the centre of debate when it comes to studying the relationship between the Pygmies and their neighbours, the « Villagers ». They lead to a dual conception of intercultural relations. In the Lobaye region in the Central African Republic is to be found a complex organisation which the use of these notions renders imperceptible. The expression « Villagers » applies to several groups of farmers: the Ngando people, the first inhabitants of the villages of the region and « owners » of the Aka Pygmies; and the Mbatî people who arrived later and are « non-owners ». Situated in between these two groups, the Aka represent an economic and, above all, social interest which influences the local hierarchies: a source of prestige and notability, they also represent an interest in the context of the development of exotic tourism. The notions of autonomy and of dependance are thus re-used by the village groups in order to legitimate a position of privileged intermediaries in the eyes of the foreign visitors.

AUTEUR

**CÉLINE CHOLEZ**

Université de Tours